

—Ah ! comte, comte, dit-il avec amertume, vous me faites vivement regretter l'instance que j'ai mise à vous prier de venir me voir. Comme j'avais raison tout à l'heure en disant que je me défiais de votre tête !... Oh allez-vous, mon Dieu ? Sur quelle pente êtes-vous engagé ? Ah ! prenez garde, mon jeune ami, prenez garde ! Ne vous laissez pas entraîner, réfléchissez.

—J'ai employé la nuit dernière tout entière à réfléchir.

—Eh bien, le résultat de vos réflexions est déplorable. Mon Dieu, que vont dire le marquis et la baronne ? Que vont-ils penser de moi ?

—Mon grand-père et ma grand-mère vous remercieront, monsieur.

Le vieillard secoua la tête, resta un moment pensif et reprit :

—Comte, si vous étiez réellement raisonnable, si vous vouliez m'écouter et agir en homme sérieux et en gentilhomme..

—Eh bien ?

—Vous ne penseriez plus à cette jeune fille, qui après tout n'a que sa beauté, et vous lui laisseriez épouser Etienne Denizot qui l'aime ardemment et qui la rendrait heureuse.

—Eh parbleu ! mon cher hôte, répliqua Maxime avec un peu d'aigreur je vois que ce n'est pas de Mlle Pérard, mais bien de M. Etienne Denizot que vous vous constituez le défenseur.

—Je m'intéresse également au bonheur de l'un et de l'autre. J'ai pour Etienne Denizot, je ne vous le cacherai pas, une affection toute particulière ; je l'ai vu naître, je le connais, je sais ce qu'il vaut et je réponds absolument de lui. Pendant plus de vingt ans son père a été l'un de mes fermiers ; par leur travail, l'ordre qui régna dans leur maison, leurs économies, les époux Denizot ont petit à petit amassé du bien et de serviteurs sont devenus maîtres.

Le fils, excellent sujet, suit la voie tracée par son père ; il travaille, il est ordonné et constamment il augmente le bien-être de sa mère et le sien. C'est bien, j'applaudis.

Etienne aime Paule, il l'aime à ce point que si elle ne devient pas sa femme il n'en épousera pas une autre ; aussi ai-je déjà essayé de faire comprendre à Pierre Rouget, et à son père et à la mère de la jeune fille, que s'ils veulent le bonheur de leur enfant, il est dans son mariage avec Etienne.

Croyez-le, mon cher comte, en me faisant devant vous le défenseur de ce jeune homme, c'est vous aussi que je défends contre vous-même.

—Je vous remercie de votre sollicitude, mon cher hôte. Je suis convaincu que M. Etienne Denizot est un très charmant jeune homme, ayant toutes sortes de précieuses qualités, et si j'eusse appris qu'il fut aimé de Mlle Pérard, je n'aurais certes pas songé à lui disputer sa conquête ; mais je sais qu'il n'est pas aimé, je sais plus encore, cher monsieur, je sais que celui qui a le bonheur d'être aimé de la belle Paule c'est moi !

—Oh ! fit M. de Vauxreux ayant l'air consterné.

—Vous comprenez, mon cher hôte, que, dans ces conditions, épris moi-même de cette délicieuse jeune fille, je ne puisse m'effacer devant votre protégé.

—Ainsi, elle vous aime déjà ?

—Oui.

—Elle vous l'a dit ?

—Oh ! nous n'en sommes pas encore là tout à fait ; mais l'expression de son visage et de ses regards a été suffisamment éloquent pour me faire comprendre que mon amour était partagé.

—C'est la fatalité, murmura tristement le vieillard.

Et dans sa pensée, il ajouta :

—Pauvre Etienne ! Pauvre Paule !

## II

### PAYSAN ET GENTILHOMME

Il y eut le lendemain grande chasse au sanglier.

Le solitaire signalé la veille fut jeté hors de sa bauge, poursuivi à outrance, criblé de balles et finalement mis à mort ainsi qu'une laie et deux forts marcassins.

Il n'était pas plus de dix heures et demie ; cependant l'on ne continua pas la chasse, les chasseurs se trouvant tous satisfaits de leurs exploits. En effet c'était une bonne journée.

On rentra donc de bonne heure au château et l'on déjeuna joyeusement. On se sépara ensuite en se disant :

—A demain.

A deux heures, ayant changé de costume, le comte de Verdaine monta à cheval pour se rendre à Saint-Amand. Il avait hâte de revoir la belle Paule ; il trouvait que rester deux jours sans voir la jeune fille c'était long, très long.

Comme tous les amoureux au début de leur passion, il éprouvait le besoin de s'enivrer des regards et des sourires de l'être aimé.

Paule ne manquait ni de finesse, ni de pénétration, aussi l'impression qu'elle avait produite sur le comte ne lui avait pas échappé. La veille, toute la journée, elle l'avait attendu, puis la nuit arrivant elle s'était dit :

—Il viendra demain.

Est-ce qu'il pouvait ne pas avoir le désir d'être auprès d'elle comme elle avait, elle, le désir d'être auprès de lui ?

Paule était coquette, coquette par instinct et par ambition, mais, disons-le, elle n'écoutait que les inspirations de son cœur et ne se livrait à aucune manœuvre de coquetterie. Peut-être n'en était-elle que plus séduisante et dangereuse, son amour déjà ancien avait été l'explosion d'une passion latente plutôt que la naissance d'un sentiment spontané.

La première fois qu'elle avait vu le comte de Verdaine, il lui avait semblé que ce jeune homme n'était pas un inconnu pour elle ; évidemment parce que Maxime était la personification de son rêve, elle s'était plu à revêtir celui qu'elle aimerait de toutes les qualités, de tous les avantages que peuvent imaginer une âme impressionnable, un esprit porté au beau.

Paule ne croyait peut-être guère à la fameuse prédiction faite à son grand-père, mais elle croyait à l'amour.

Bien certaine que le comte ne laisserait pas passer quarante huit heures sans la voir et qu'il allait venir, elle s'était habillée et coiffée à son intention. Elle était vraiment adorable : le bonheur qu'elle éprouvait d'aimer et l'espoir qu'elle avait d'être aimée la rendaient plus ravissante encore.

Comme elle attendait, tout en travaillant à un ouvrage au crochet, elle eut une visite qui lui causa une émotion pénible, la visite d'Etienne Denizot.

Le jeune paysan venait pour causer avec le père Rouget d'une affaire concernant la commune et qui leur était confiée par le conseil municipal dont tous deux faisaient partie.

Le vieillard et le jeune homme s'étant entendus au sujet de l'affaire, ce dernier échangea avec Paule quelques paroles insignifiantes, banales, comme quand on parle de la pluie et du beau temps.

Oh ! ce n'était pas qu'Etienne ne trouvât rien à dire à celle qu'il adorait ; des paroles, contenant l'expression ardente de son amour respectueux et dévoué, montaient de son cœur à ses lèvres ; mais elle s'arrêtaient là ; le pauvre timide n'osait pas les faire entendre.

—Paule, dit-il au moment de se retirer, nous aurons sans doute le plaisir de vous voir dimanche soir au bal ?

—Je ne sais pas encore si j'irai au bal dimanche, répondit-elle, cela dépendra de ma mère..

—Oh ! elle ne refusera pas de vous y conduire.

—Nous verrons.

—Vous savez qu' sans vous, la joie ne serait pas complète.

—Les danseuses ne manquent point.

—Notre fête promet d'être très belle cette année.

—Oui, on le dit.

—Nous aurons toutes sortes de réjouissances. chevaux de bois, loteries, jeux nombreux, mât de cocagne, courses en sacs, tirs, revue des pompiers, le bal sous une tente comme l'année dernière et pour la première fois, cette année, un feu d'artifice.

—Ce sera parfait. Recevez mes compliments, Etienne, car